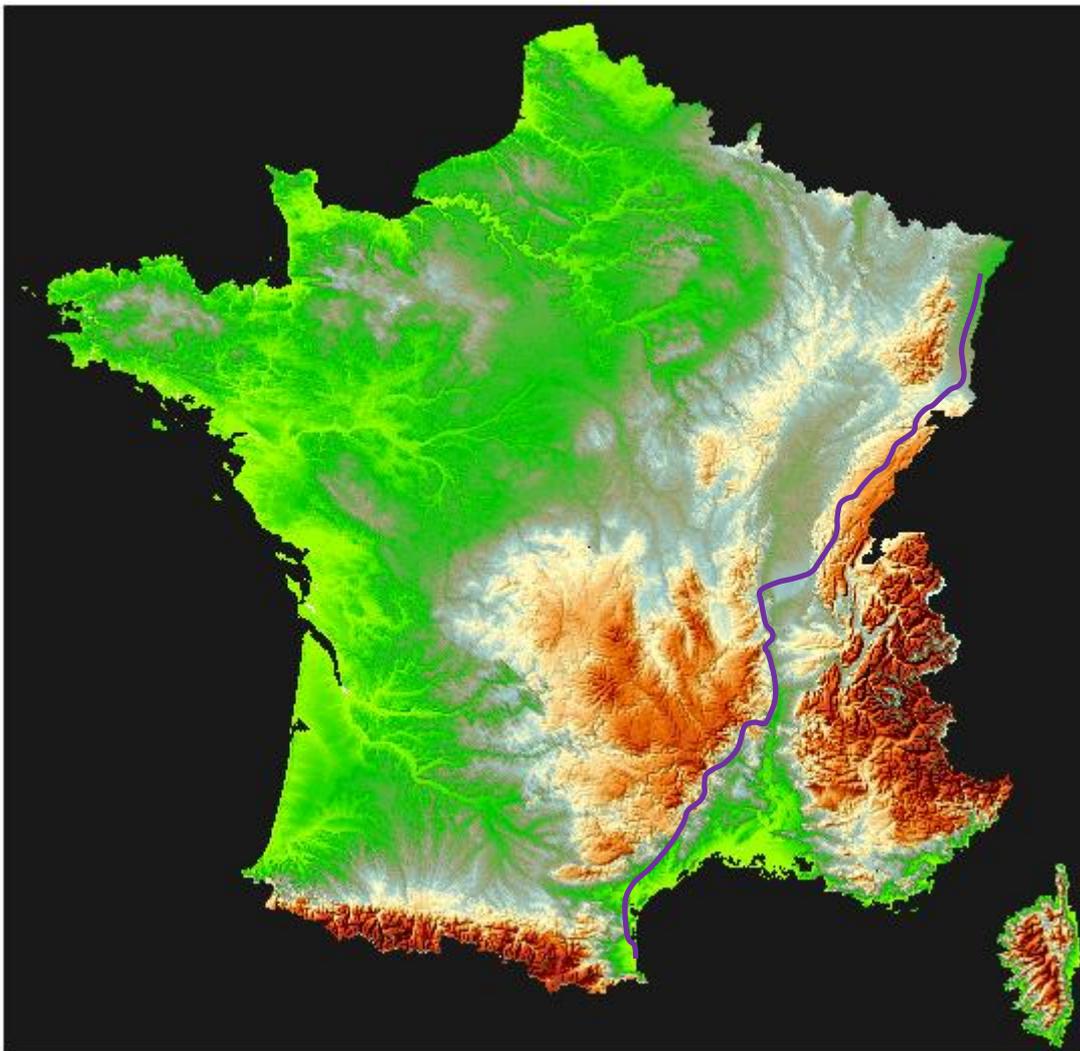


DIAGONALE

Compte rendu de la diagonale Strasbourg-Perpignan effectuée du 1^{er} au 4 octobre 2013 par Jean-Michel Rivoire



Une diagonale consiste à rejoindre à vélo deux sommets non consécutifs de notre hexagone, en un temps fixé

Toutes les photos sont de l'auteur. Elles ont été prises pendant la diagonale (hormis les trois premières)

Comment tout cela a commencé

Par étapes. J'ai un souvenir indélébile de mon apprentissage du vélo à Saint-Sernin dans le Morvan. L'envie, à la vue du vélo de ma grand mère, le tâtonnement avec ma tante Pascale qui assure mon équilibre en tenant la selle, la confuse certitude que c'est imminent, puis en un instant, une sensation de liberté absolue, un mélange de bottes de sept lieues et d'oiseau qui vole.

Ensuite, initialement pour me rendre au collège, mon premier vélo, rien qu'à moi, devient surtout LE sésame pour la liberté : « je vais où je veux et quand je veux ». Plus tard mes copains ont des mobylettes mais je reste au vélo, sans jamais être laché dans la bande.

Puis, dans les années soixante dix, mes parents nous ont embarqués dans des vacances d'été à vélo en itinérance avec tentes et popotes, en famille.



Plus tard, jeune adulte, un jour où j'avais patienté plusieurs heures avec mon balluchon, tendant le pouce au bord de la route sans succès, je reviens au logis, ficèle mon balluchon sur le porte-bagage de mon vélo à deux plateaux et quatre pignons, et gagne l'autre bout de la France dans un temps finalement guère plus long qu'en auto-stop. C'est une sorte de mini diagonale Angers Lyon. J'ignore que les diagonales existent, et je ne sais pas que j'attendrai trente cinq ans pour les découvrir...



Cette découverte a lieu en 2013, lorsque mon club de vélo s'affilie à la FFCT. Je reçois un tas de documentation, et dedans le guide du cyclotouriste qui parle des brevets et des diagonales... Un point du règlement, l'obligation d'écrire un compte-rendu de sa randonnée, m'amuse beaucoup et me séduit. La lecture du récit de l'épique première diagonale de Georges Grillot et Roger Coiffier achève de me projeter dans ce monde inconnu. Une lente et résolue maturation s'effectue... J'ai déjà un bon entraînement, le Ventoux par ses trois faces il y a un an, puis les 24 heures de l'INSA, l'Ardéchoise avec trois étapes longues et dures en dénivelée, et bien d'autres kilomètres, en particulier pour aller au travail.

J'étudie alors un itinéraire à la hâte (je suis déjà en retard par rapport au délai demandé par l'ADF, l'amicale des diagonalistes de France), et j'envoie un dossier. La diagonale Strasbourg – Perpignan s'impose, c'est une des plus courtes et j'habite à peu près à mi chemin, ce qui permet d'optimiser les trajets en train jusqu'au départ et depuis l'arrivée.



La préparation



En recevant l'acceptation de mon dossier par les délégués fédéraux, matérialisée par le fameux carnet de route, après une intense joie j'ai une sorte de trac. Et si j'avais visé un peu haut ? A la relecture, mon itinéraire me semble ambitieux, les temps de repos trop courts, les vitesses trop élevées...

J'ai beau affiner les vitesses, vérifier les dénivelées, ça me semble relever de l'impossible...

Je me concentre alors sur le matériel. Je possède un beau vélo de randonnée soudé à la main chez Follis, construit en excellent acier, à ma mesure, mais aussi un vélo plus léger à gardes boues pour aller au travail, et enfin un vélo de course dépouillé en carbone, très léger. Lequel des trois utiliser ? Sur les photos du site de l'ADF, on voit un peu toutes sortes de petites reines. Après deux semaines de tergiversations je décide d'opter pour le Follis, gage de confort et de robustesse. C'est aussi celui qui nécessite le moins d'adaptations.

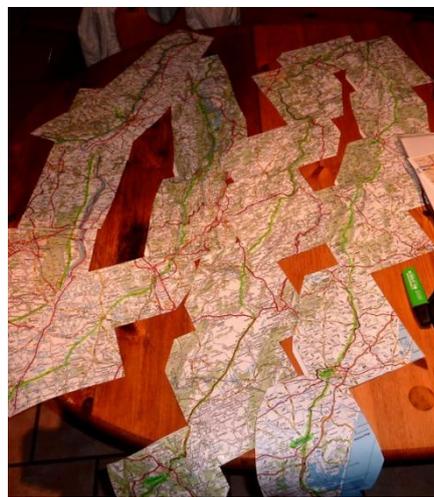
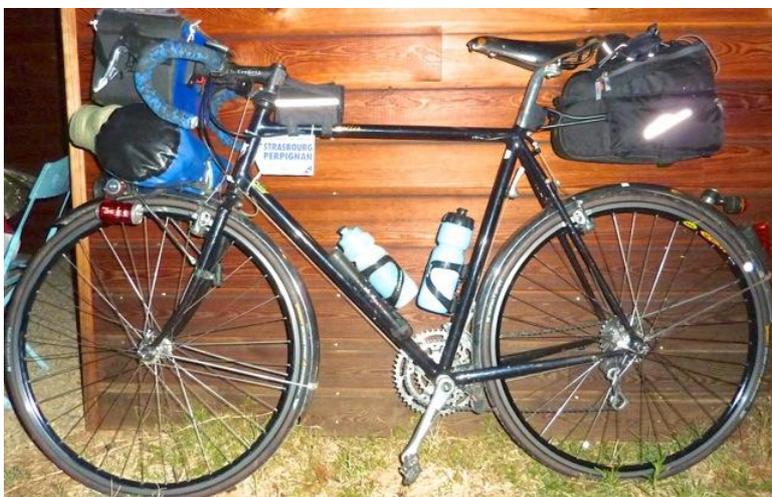


Je l'équipe d'éclairage à LED sur pile, en plus du dispositif sur dynamo à galet sous la boîte de pédalier, je démonte une partie des lourds portes bagages. Je monte deux pneus neufs « quatre saisons », décision prise après à une belle chute deux semaines avant le départ, consécutive à une glissade sur route mouillée (j'avais à peine pris d'angle ; incompréhensible au regard de la physique des frottements, mais salutaire en terme de retour d'expérience).



Je décide aussi de m'équiper d'une sacoche arrière sur tube de selle et d'une vraie veste de pluie pour remplacer K-Ways, cirés de pêcheur, et autres coupe vents plus ou moins déperlants, que j'utilisais jusqu'alors.

Jugeant les cartes trop lourdes à porter, j'assemble des morceaux imprimés depuis internet, avec l'itinéraire passé au fluo.



Lundi 30 septembre 2013



Je prends un TGV avec un supplément vélo de dix euros, pour rejoindre Strasbourg. L'hôtel retenu est à mi chemin entre la cathédrale et l'hôtel de police où il faudra que je me rende avant de partir pour de bon. Pendant le voyage, Jocelyne, du SAR¹, m'a contacté et proposé de m'accompagner pour la sortie de la ville. Génial. Nous nous donnons rendez-vous au pied de l'hôtel à 3h45. Avant de m'endormir je règle mon compteur, mon téléphone/réveil, et mon appareil photo exactement sur la même heure.



¹ Le SAR, Service d'Accompagnement Routier réunit des volontaires qui aident les diagonalistes en les accompagnant, en particulier lors des traversées de villes.

C'est parti

Mardi 1^{er} octobre 2013

La nuit est bruyante, plus exactement rythmée tous les quarts d'heure par la cloche de la faculté de médecine qui jouxte l'hôtel. Je dors assez peu, n'osant me boucher les oreilles de crainte de ne pas entendre mon réveil réglé à trois heures du matin. Une fois levé je réalise en voulant ouvrir la fenêtre pour regarder la météo, que celle ci était... déjà ouverte. Pas étonnant... J'avale un fruit, une tisane et un paquet de madeleine achetés à la va vite la veille. Mes affaires sont prêtes (dans le récit d'un diagonaliste, j'ai appris qu'il était utile de préparer toutes ses affaires la veille, et non pas dans les vapeurs du réveil).

Jocelyne est dans la rue, nous nous embrassons. Elle prend plein de photos pendant que je fixe mes bagages au vélo. Le poste de police où je dois faire tamponner mon carnet de route est à deux pas. Il semble endormi mais la porte s'ouvre, le hall s'éclaire et une charmante policière s'occupe de moi. Elle semble déjà au fait de ces illuminés qui font du vélo vers des destinations « géométriques » et qui ressentent le besoin de faire tamponner des papiers par l'autorité en plein milieu de la nuit... C'est avec un grand sourire et un mot d'encouragement qu'elle me rend mon carnet muni d'un immense cachet « hôtel de police, Strasbourg, 1^{er} octobre 2013, 04h00 ». J'en suis tout fier. Ca y est, ce n'est plus un rêve, je suis dans la diagonale, avec déjà trois bénédictions : celle des délégués fédéraux, celle de Jocelyne du SAR, et celle des autorités de police de mon pays !



Je demande à Jocelyne de mettre un mot doux dans mon carnet de route, ce qu'elle fait en m'avertissant que la pendule tourne déjà et que je dois prendre garde à ne pas perdre de temps. Je ne mettrai pas longtemps à comprendre précisément ce que cela signifie.



En partant, Jocelyne indique à deux noctambules intrigués par les flashes « non ce n'est pas possible de vous prendre en photo, aujourd'hui, la vedette c'est Jean-Michel ». Mes chevilles et ma tête prennent quelques centimètres, mon cœur se gonfle.

Il fait doux, et nous nous élançons dans la nuit noire. Les lampadaires se font de plus en plus rares, puis bientôt la nuit nous absorbe entièrement. Quasiment pas de voiture. Un ou deux poids lourds nous dépassent. C'est comme dans un rêve. Jocelyne me questionne et me délivre quelques messages, tout en me pilotant à travers les faubourgs de cette grande ville. J'écoute attentivement, elle a l'expérience de plusieurs diagonales.

Elle m'accompagne jusqu'à Plobsheim où je poste la carte « départ », que j'ai affranchie d'un timbre « nuit étoilée », bien que la nuit reste d'un noir d'encre.

Une dernière bise, un mot, un flash, Jocelyne rentre finir sa nuit sur Strasbourg. Quel courage d'interrompre son sommeil pour accompagner des cyclistes. L'activité de SARiste est sans nul doute une vocation !

Me voilà seul dans le pinceau de mon phare à LED. Je sens une énorme joie, je chante à pleins poumons, et j'adopte un



rythme de croisière plus élevé. Je sais que j'ai une grosse centaine de kilomètres de plat parfait dans la plaine d'Alsace. Ca me laisse du temps pour me mettre en train... Les revêtements routiers moyens, du type que j'ai baptisé « granité », et un très léger vent contraire modèrent légèrement ma vitesse de croisière.

Sur mon casque j'ai fixé une lampe pour pouvoir lire la carte et farfouiller dans ma sacoche avant durant la nuit. Avant de partir, faute d'expérience, je me suis projeté par la pensée dans toutes les situations que je pourrais rencontrer, en inventoriant les difficultés et les moyens d'y pallier. Par exemple, comment gérer nuit ET pluie ET crevasion, ou encore nuit ET pluie ET fringale ET égarement, ou bien route dangereuse ET lassitude ET froid...

A Neuf-Brisach, j'hésite sur mon chemin, pas encore habitué à ces cartes imprimées depuis internet et qui ne placent pas les villages de façon claire. Je demande ma route dans une boulangerie, en pensant naïvement qu'on saura me renseigner immédiatement. Mais la très jeune vendeuse préfère demander au boulanger, qui met un temps fou à arriver... muni d'une tablette informatique sur laquelle il me montre la même carte que celle de ma sacoche ! Un bon quart d'heure de perdu, pour que je comprenne qu'il faudra toujours que je compte sur moi-même uniquement.

Pendant ce quart d'heure perdu, c'est l'aube qui arrive. J'aperçois maintenant mes mains, puis ma sacoche avant, puis les contours du paysage. Sur ma gauche, vers l'est, des couleurs gagnent les crêtes de la Forêt Noire au delà du Rhin. Sur ma droite, vers l'ouest, c'est complètement bouché. Pas moyen de voir les Vosges, encore moins leur fameuse ligne bleue. Juste des étendues de cultures dans la plaine, parfois des vignes.

Très rapidement je cesse de consulter les distances indiquées par mon compteur. J'ai peur de me décourager. Seule la montre compte. Je roule depuis plus de quatre heures, il faut vider la vessie, manger une banane, boire un grand coup. Il fait grand jour, la route est très calme.



Un autre sur la jonction du canal menant au Rhône sont les seuls attributs du Rhin dont je profite, car ma route s'en éloigne désormais définitivement.

Je suis maintenant à une vingtaine de kilomètres avant Bale, sur cette trajectoire pour l'instant plein sud. A La Chaussée j'oblique à angle droit vers l'ouest. C'est encore l'Alsace, avec ses maisons très colorées, à colombages de bois, avec de beaux encorbellements. Mais ce n'est plus tout à fait la plaine, c'est même franchement vallonné, ce qui n'est finalement pas pour me déplaire, car je passe les bosses

Enfin j'aperçois le Rhin. J'avais vu, de loin, les lumières de la centrale de Fessenheim, mais renoncé à emprunter la route qui longe le Rhin pour la voir, sur les conseils avisés de Jocelyne : revêtement pas toujours bon, étroite, grande vitesse des quelques véhicules, gibier pouvant traverser. Et puis, ça rallongeait de quelques kilomètres.

Un coup d'œil sur

une péniche gros gabarit



en danseuse afin d'alléger mon postérieur bien sollicité jusqu'alors. En haut d'une colline la route passe sous un corps de ferme !

J'ai prévu de faire une halte repas de trois quarts d'heure à Delle, Territoire de Belfort, en frontière avec la Suisse. Comme j'ai un peu d'avance sur mon tableau de marche, les commerces de restauration n'accueillent encore personne. J'achète à manger et cherche de quoi faire le plein d'eau. J'en profite pour valider mon premier contrôle, tout fier d'expliquer la raison de ce carnet. Lorsqu'enfin je trouve un banc pour m'asseoir, je réalise





que cela fait déjà trente minutes que je suis à Delle. Ce salopard de Chronos, mythologie grecque, fait tourner les aiguilles trois fois plus vite dès que je pose un pied à terre. Marc Hehn² avait donc raison... en m'écrivant « les diagonalistes se confrontent à son temps imparti ». Bon, je mange quand même à mon rythme, débordant largement la durée que je m'étais allouée et croquant un peu l'avance que j'avais !

Le temps se met plutôt au beau. Je repars en pleine digestion de mon sandwich au saumon fumé. J'avais prévu de rejoindre Saint-Hippolyte par les collines, mais c'est finalement en les contournant, par les voisinages de Montbéliard et la vallée du Doubs que j'y arrive, avec un

peu plus de distance roulée mais une dénivelée bien moindre. Ayant habité Belfort il y a vingt ans, je connais ces routes, et je reconnais sans peine la FACEL, cette usine d'éponges cellulosiques qui empuantissait la vallée. Crise ? Dispositifs anti-odeur ? Changement de procédés ? En tout cas ça sent bien moins mauvais qu'autrefois !

A Saint-Hippolyte, nouveau coup de tampon que j'obtiens facilement dans le bar où je siffle d'un coup un grand soda jaune soit disant à base d'orange qu'il faut secouer. Il me fait l'effet d'une bombe. Je pète la forme. A tel point qu'en partant j'en oublie mon superbe coupe vent hyper léger (et hyper cher). Il fait vraiment une belle douceur et j'ôte manchettes et jambières. Je suis content d'avoir eu l'idée de remonter la



vallée de la Dessoubre plutôt que de continuer à monter sur le plateau jurassien

par la très passante D437 par Maiche et Morteau. La vallée de la Dessoubre monte progressivement, est à l'abri du vent, berce une rivière magnifique, est tapissée d'une végétation « vert Franc-Comtois » qu'on trouve aussi dans le triangle vert Haut-Saônois...



Je rencontre un cycliste, le premier. Il est en train de finir de réparer une crevaillon. Je lui tiens compagnie tranquillement et nous devisons au soleil (je demande intérieurement à Chronos de m'attendre plus loin, et je ne pense même plus à lui). Nous repartons en conversant du plaisir qu'il y a à pédaler loin du bruit, de la foule. Nos routes se séparent trop vite, à Gigot, et il me met en garde : « par là ça monte bien », mais je le sais déjà ; il faudra passer le cirque de Consolation et la Roche du Prêtre.



² Marc et Annette Hehn sont les délégués fédéraux qui ont en charge la responsabilité des diagonales. Marc et Annette m'ont chacun délivré un message personnalisé, poétique ou pragmatique, avant ma diagonale. Oh combien j'ai compris ces deux messages pendant la diagonale. Qu'ils en soient mille fois remerciés.

Effet de l'altitude croissante et de l'après midi qui avance, la température baisse insensiblement. Je roule maintenant sur le plateau du Jura, dans un relief vallonné, très vert, avec de belles routes et de beaux goudrons bien lisses. Pendant une petite pause casse croute devant la fromagerie à Ouhans, je ressens les premiers effets de la fatigue : une certaine lassitude. Mais je me nourris, pas question de risquer une panne de carburant alors que le soir va tomber, et que la pluie va peut être arriver. Le ciel est subitement plombé de gris, la température descend encore. Je me sens bien seul sur ma monture.



A Sombacour un formidable calvaire évoque la souffrance humaine. Celle du Christ, mais aussi celle des opprimés, des enfermés, des combattants contre leur gré, de ceux qui se sont levés contre l'adversité. Je pense souvent à tous ces humains, qui depuis la nuit des temps se sont battus contre la nature, contre les bêtes sauvages, contre d'autres humains, pour gagner du confort, de la santé, du temps, bref, de la liberté pour créer, inventer l'art, la musique, l'écriture, l'amitié et l'amour...

Les images et les noms que nous avons donnés à nos très lointains ancêtres, Cromagnon, Ötzi, Lucy... me portent souvent. J'ai une affection toute particulière pour ces humains qui ont

parcouru et orienté l'origine du chemin de l'humanité, pour les épreuves qu'ils ont franchies dans le ventre du silence³.

Je suis « en avance » et content qu'il fasse encore jour, car pour rejoindre Chaffois depuis Sombacour, la route la plus courte n'est pas facile à trouver. En effet, dans la nuit j'aurais sans doute beaucoup hésité, et peut être tourné en rond. A Chaffois, je rejoins la grande route, la fameuse D437 qui doit me mener à l'étape. Une pancarte indique les localités, mais mon regard se focalise sur le seul nom qui a de l'importance, le but de la journée : Champagnole ! Mon cœur s'emballe brusquement, je m'y vois déjà... il reste quarante kilomètres, une broutille à cette échelle !

Cette D437 est très passante, et le vacarme des véhicules devient très vite insupportable, plus insupportable que la distance à parcourir en elle même. Une heure avant d'arriver, je ressens le besoin d'un arrêt pour me délasser. Quelques étirements, quelques gorgées d'eau, un vêtement supplémentaire car « ça va descendre ». Le revêtement est très roulant et très lisse, tant mieux car mon postérieur commence à devenir sensible, voire irrité...



³ Expression inspirée de l'ouvrage de Pierre Pelot « debout dans le ventre blanc du silence »

Enfin c'est l'arrivée sur Champagnole, enfin la pancarte tant attendue de l'hôtel « Le bois Dormant ». J'ai une très large avance sur mon hypothèse la plus pessimiste. J'ai trois cent vingt deux kilomètres à mon compteur, et j'en attendais vingt de plus. J'ai dû faire une erreur de lecture lors de la préparation. La nuit vient juste de tomber. Je suis rassuré quant à mes capacités à rouler longtemps, à accomplir la diagonale entière.

L'hôtesse me « reconnaît » immédiatement à ma tenue (peut être à mon odeur...): « Monsieur Rivoire, vous êtes bien en avance. Vous allez pouvoir envisager un petit jacuzzi » !

Je file dans ma chambre avec bonheur, et reconnais en moi les signes de fatigue et de glycémie pauvre: j'ai froid. Comme je n'ai pas de maillot de bain, je me fais un petit jacuzzi perso, dans la baignoire, avec de l'eau très chaude.

Dans la salle du restaurant, j'ai la sensation agréable que tout le personnel est au courant de cette histoire de diagonale. On me regarde d'un air entendu, on me sert comme un roi, on s'inquiète de mes jambes, de mon vélo afin qu'il ne reste pas enfermé demain matin, de l'organisation du petit déjeuner.

J'éteins la lumière, non sans avoir soigneusement préparé mes affaires et « mis en scène » le petit déjeuner.



Mercredi 2 octobre 2013

Le réveil sonne à 4 heures et demie. Je me suis donné une bonne demi heure de sommeil en plus compte tenu de ma « performance » hier. Je déjeune en prenant bien mon temps, en me faisant plusieurs fois du thé. J'essaie d'apprécier le niveau de la température extérieure depuis la fenêtre pour adapter mon habillement. La nuit est épaisse et humide, sans aucune lumière. C'est la nouvelle lune, avec sa nuit d'encre mystérieuse et ses possibilités de changement météorologique.



Dans les boiseries du hall désert de l'hôtel je boucle mon paquetage. Mon accoutrement me fait sentir un peu martien. Mes cartes sont prêtes, ma frontale est fixée au casque, je m'élançe à cinq heures dix. Malgré le puissant phare à LED, je m'emmène tout droit dans un cul de sac au fin fond du grand parking de l'hôtel. J'en rigole intérieurement, en tentant de comprendre comment est organisé cette fichue voirie.

Je traverse Champagnole, déserte, et trouve immédiatement la petite route qui mène à Pont-du-Navoy, reconnaissant au passage la grosse imprimerie Gresset, que j'avais visitée il y a

quinze ans. Vous l'avez deviné, nous avons aussi habité dans le Jura. Des nappes de brouillard, fantomatiques, au raz du sol. Au dessus de ma tête, par intervalles brefs, le ciel piqueté d'étoiles. Il fait froid. D'après la carte, je longe maintenant le lac de Chalain, mais ni son odeur ni ses reflets n'arrivent jusqu'à moi. Son humidité me pénètre cependant, et à la sortie de Doucier je fais un arrêt habillage. J'enfile bonnet, et veste de pluie, ainsi que les surchaussures. J'en profite pour changer les piles de mon feu rouge. Le noir est toujours absolu.



A Pont-de-Poitte, vues depuis le pont, les marmites d'eau de l'Ain reflètent le faible éclairage public. C'est un endroit magique, où l'on verrait bien quelques créatures fantastiques jouer dans les tourbillons d'eau noire. Je ne m'attarde pas malgré l'envie de faire une photo pausée, la vitesse prise dans la dernière descente me donne un élan que je ne veux pas briser. Je vais désormais longer l'Ain presque jusqu'à son confluent avec le Rhône, mais il prend ici la forme du longiligne lac de Vouglans.



Très peu de circulation. En atteignant La Tour du Meix, le jour est en promesse. Comme hier, je suis sidéré par la vitesse avec laquelle on passe de la nuit noire uniquement trouée par le phare, à ce tout petit jour. On perçoit d'abord la sacoche de guidon et la carte, puis le goudron,

puis le bas coté, puis la route devant, enfin on discerne les reliefs immédiats, puis le ciel qui s'éclairci, puis ce jour légèrement coloré vers l'est, alors que l'ouest est bleu profond.





Je m'arrête longuement non loin du barrage de Vouglans, afin de manger un morceau, notamment un reste de sandwich au saumon d'hier midi, et de procéder à quelques nécessités hygiéniques... J'ai pleine vue sur le lac de Vouglans. Tout est calme et silencieux. Le niveau de remplissage du barrage est bas. Le brouillard qui couvre l'eau se découd petit à petit. Je suis persuadé d'être le plus heureux des humains.

A Thoirette je n'oublie pas de faire tamponner mon carnet. Pas de bar ouvert, alors je me rabats sur la pharmacie, et sa pharmacienne qui cherche à en savoir le plus possible sur les diagonales. Je réalise que je suis bien en retard sur mon tableau de marche. C'est d'autant plus embêtant que j'ai rendez-vous à la mi-journée avec Laurence, mon épouse, qui va m'apporter un déjeuner chaud à Neuville-sur-Saone.



Alors j'ôte quelques couches de vêtements et mets la gomme. Même le long d'une rivière, la route peut être vallonnée et, comme souvent, les côtes sont l'occasion de rompre l'effort trop continu, et de soulager le postérieur grâce à des relances en danseuse.

A Poncin je traverse l'Ain, que je longe une dernière fois en rive droite, passe Pont d'Ain et le quitte à Varambon afin de monter sur le plateau de la Dombes, plat comme la main, et qu'on atteint au terme d'une dénivelée de soixante mètres...



A Neuville j'ai en partie seulement rattrapé mon retard. Je fais tamponner mon carnet dans un petit restaurant. Le garçon est tellement occupé par ses clients, qu'il ne me parle qu'à chacun de ses passages en cuisine... Au troisième passage il me tend le tampon de l'établissement. Au cinquième, je lui demande s'il veut écrire un mot. Au sixième il me dicte « bienvenue au petit bouchon ». Au huitième je le remercie chaleureusement. Au dixième, il me voit revenir... j'ai oublié mon portefeuille !



Je retrouve Lucile notre dernière fille (c'est mercredi, elle n'a pas collège) et Laurence dans le jardin de son frère à deux pas de Neuville. La maison est fermée mais elle a installé un excellent ravitaillement sur la table extérieure. J'ai prévu quarante cinq minutes de pause, qu'il faudrait que je raccourcisse pour me plier à Chronos, mais au final mon arrêt durera une heure et quart. Qu'on n'aille pas croire que je suis fier de faire le pied de nez à Chronos.

J'en profite pour manger des fruits, de l'avocat, des pâtes, et plein d'autres bonnes choses. Je bois un bon thé à la menthe. Le soleil est là, j'étends ce qui doit être séché, c'est à dire tout ! Je regonfle et contrôle les pneus au manomètre, je graisse la chaîne, je me débarrasse du superflu, c'est à dire les cartes ayant déjà servi et deux piles usagées !



Et il faut se résoudre à repartir. Je n'ai fait qu'une moitié de l'étape du jour.

Je longe la Saône que je connais bien puisque je l'emprunte souvent pour aller travailler ! Les berges viennent d'être refaites sur cette rive gauche. A Fontaine je bascule rive droite, puis passe devant chez Bocuse, caressant l'idée de me faire prendre en photo par le maître, et n'en restant qu'au stade de l'idée ; le maître d'aujourd'hui s'appelle Chronos. Plus loin c'est la délicieuse Ile Barbe, puis, ayant à nouveau traversé la Saône, Lyon qui m'apparaît sous un jour différent qu'en semaine de travail... Ses beautés sont par chance illuminées de soleil, la Cathédrale de Fourvière perchée sur sa colline, les vieux quartiers, Saint Paul, Saint Jean, Saint Georges, la presqu'île séparant le Rhône et la Saône.





A hauteur de Perrache, je traverse une dernière fois la rivière afin d'avoir une vue imprenable sur le quartier confluence, dont l'aménagement résolument moderne apporte couleurs et architecture d'avant garde à la ville, qui aurait fini par en manquer.



Une voiture se met à rouler à ma hauteur, j'ai peur d'un mauvais coucheur, car j'ai dû griller (par obligation) un feu de chantier dans une portion à circulation alternée. Je finis par comprendre qu'on me signale que mon gilet jaune s'est détaché de ma sacoche. Ouf. Demi tour, et deuxième Ouf, je le retrouve. Du coup je grille trois fois le feu (par obligation...).



J'aperçois brièvement la confluence de la Saône avec le Rhône, le temps d'une photo, quand même !

Encore une bonne vingtaine de kilomètres purement urbains (en tout une cinquantaine) et, à Givors, je retrouve les berges du Rhône. J'en aurai longé cent cinquante kilomètres en le quittant demain matin. L'ancienne N86 est très passante. Mais peu après Vienne je réalise que je peux emprunter certaines portions de la ViaRhôna, cette voie réservée aux cyclistes et promeneurs qui reliera à terme le Léman à la Méditerranée. Je m'en veux de ne pas avoir préparé cela en détail. Cependant, à mon grand bonheur, un cycliste qui rentre du travail en vélo de course, accepte de me piloter jusqu'à Saint Pierre-de-Boeuf. Il roule vite et j'ai du mal à suivre le rythme, mais le jeu en vaut la chandelle. A certains moments, il reprend la nationale, pour éviter des portions en très mauvais état. Les racines d'arbre défoncent le goudron, rendant la piste impropre à rouler à plus de dix kilomètres heure... et nous voyageons à plus du triple.





J'abandonne la ViaRhôna au droit de Serrière, où je dois à nouveau tamponner. C'est chose faite dans un bistrot où je m'abreuve de cette même boisson jaune pétillante à base d'orange...

Plus qu'une cinquantaine de kilomètres. Je me refuse à faire une projection dans le temps. Je mémorise les villes à traverser, retenant que Tournon est à peu près à mi chemin. La nuit tombe, et je pédale toujours. La journée me semble incroyablement longue. Je ressens une lassitude musculaire, mais mon cerveau pétille encore. Peut être la boisson jaune ? La fin de l'étape s'étire, s'allonge à l'infini. La dernière heure est sans fin. La dernière demi-heure aussi longue que l'heure précédente. Je vous laisse deviner la lenteur du dernier quart d'heure...

Enfin je franchis l'entrée de Saint-Péray, en face de Valence. Je suis persuadé d'y avoir un contrôle et je me rue dans la première station service. Un jeune est là, tout seul, un peu triste et désœuvré. Je lui explique la diagonale, le tampon... Ses sourcils s'arquent légèrement, en un sourire qui gagne sa bouche et enfin tout son visage. Il s'anime, me dit que lui aussi fait du vélo. Enfin faisait, parce que depuis son accident... il n'a plus d'os au poignet droit, chute de moto. Nous parlons tous les deux en même temps, conscients que ce moment de complicité va être court. Je réussis à ouvrir mon carnet de route. Horreur, le prochain pointage est en réalité à Aubenas, demain, et pas ici à Saint-Péray. N'ayant le cœur de le lui révéler, il a déjà son tampon en main, j'ouvre une page vierge en fin de carnet...

Enfin l'hôtel. Je me félicite d'avoir imprimé des plans détaillés de chacune des adresses d'hôtel. Je tombe droit dessus, « Alpes Cévennes ». Hier matin j'étais, en Alsace et ce soir j'entends les cigales. Comme cela me paraît loin, je n'en reviens pas. Le patron me propose de monter mon vélo dans le couloir, ce qui me va très bien (je le gare même pour la nuit dans ma chambre), et m'indique qu'il peut me faire un repas. Je cours littéralement dans l'escalier avec mon vélo, prends une douche express.

J'ai une faim de loup. Aujourd'hui j'ai parcouru trois cent kilomètres. Le repas va m'apaiser. C'est vraiment très familial. L'escalope de veau ne laisse place à aucune incertitude : je ne suis pas végétarien.



En me couchant, je réalise que je n'ai pas demandé d'eau chaude pour le petit déjeuner. Tant pis, il me reste des pâtes de Laurence, dans une boîte en plastique qui n'a pas fui dans ma sacoche, malgré les secousses dues aux racines de la ViaRhôna...

Jeudi 03 octobre 2013

Le réveil sonne à trois heures et demie. C'est la journée que je redoute le plus. Pas plus longue, mais plus de dénivelée, de la fatigue accumulée, des petites routes, et en fin de journée peut être du vent en s'approchant de la mer. Je suis prêt très vite. Une pomme et les pâtes, bien qu'avalées froides, me font beaucoup de bien.

Après trois cents mètres de route, je me rends compte que j'ai conservé la clé de la chambre. Elle fait bling bling sur ma sacoche avant... et moi qui me croyais bien réveillé ! A peine sorti de l'abri des immeubles, je constate que le vent souffle du sud. Je l'ai donc en pleine face. Ma vitesse sur le plat tombe terriblement. Mentalement je me sais très fort face au vent. Là où il use les nerfs, où il agace les adeptes du chronomètre, je me laisse traverser et caresser, j'adapte la position d'économie qu'il m'impose, je patiente, et je pédale calmement, bien rond... mais évidemment j'avance moins vite.



La route est à moi seul sur une vingtaine de kilomètres, jusqu'au Pouzin où j'oblique à angle droit vers l'ouest pour monter à Privas. La route en fond de vallée est abritée du vent. Avant Privas je passe sur le tout petit plateau. Je n'avais pas imaginé une telle pente ici. A Privas, que j'ai traversé plusieurs fois lors de l'Ardéchoise, je ne reconnais absolument rien !

Puis c'est la montée au col de l'Escrinet. Les fourgonnettes et divers camions de livraison sont plus nombreux que les voitures particulières. Tous roulent vite, mais la route est assez large, et je me sens bien vu malgré l'épaisseur du noir et l'arrivée du brouillard. Brusquement je devine la pancarte annonçant le col et j'y fais une halte pour changer les piles du phare et surtout m'habiller chaudement.



Le brouillard est épais et mouillant. J'enfile à peu près tout ce que je possède, y compris un fin bonnet sous le casque. Dans la descente, toujours pas de vent contraire mais une froide humidité pénétrante.

Je me félicite de ne pas avoir choisi de rester dans la vallée du Rhône. Le jour se lève lors de la descente, mais le ciel est plombé, définitivement gris. Je reste à l'intérieur de mes pensées, de mon corps, de ma veste, mon casque, mes gants.

A Aubenas, que je contourne par des voies rapides peu agréables, je fais halte dans une boulangerie de grosse taille, où l'on vient se ravitailler par douze croissants ou dix baguettes. Bizarrement on n'y sert rien de chaud et ce que j'avalé froid, y compris un jus d'orange en boîte, ne me reconforte pas. Halte purement technique, où j'obtiens mon précieux coup de tampon, mais où je ne sors toujours pas de mon intérieur. Au moins je respecte scrupuleusement mon temps d'arrêt.



Je dois me rendre à Alès, mais en quittant la route logique et trop passante, pour passer par Vogüé, Vallon-Pont-d'Arc, Barjac... Un peu de montagnes russes, mais surtout de la tranquillité. Avant la première bosse, je me déshabille. Il ne fait pas très chaud, et surtout le soleil est absent, mais j'ôte les jambières. J'avais traversé Vogüé en juin, et ce beau village sur l'Ardèche m'avait marqué.



A Vallon c'est jour de marché, je traverse lentement entre les bancs des marchands, guettant l'occasion de boire un thé ou un chocolat, car c'est de chaud dont j'ai envie, mais pas d'occasion ! Je file, monte sur le plateau calcaire séparant les Gorges de l'Ardèche et la Vallée de la Cèze, traverse Barjac sans m'arrêter non plus. Je ne sais pas trop où j'en suis par rapport à mon horaire de marche car ma feuille de route est sous les cartes, et je ne peux la consulter qu'à l'arrêt. De toute façon j'avance à l'optimum de mes possibilités, toujours avec une puissance de deux cent watts !



La route entre Barjac et Alès n'est pas évidente. Un pont est en travaux et il y a une déviation. Mais tout se passe bien, même si je n'emprunte pas exactement la route initialement prévue. A Alès, traversant de petites rues commerçantes, je suis tenté d'acheter quelque ravitaillement à ingurgiter en route, mais une idée a germé et fait son chemin au fil de kilomètres : un resto à Anduze.

La sortie d'Alès n'est pas très facile. En particulier la D6110 est interdite aux vélos. J'emprunte une piste cyclable en marge du tronçon interdit. Elle vient manifestement d'être refaite... Mais non elle est en train d'être refaite. C'est trop tard, j'ai roulé dans le goudron frais puis, pour m'en extraire, dans de la terre et des graviers qui se collent sur mes roues. Je suis furieux, le chantier n'est même pas balisé. J'apostrophe les ouvriers, pas un ne répond. A leurs yeux ronds je réalise qu'ils ne comprennent pas ce que je dis. Le chef de chantier s'approche. Lui me comprend mais n'a ni excuse, ni explication. Il s'en fout...



Mon idée de restaurant à Anduze ne date pas d'aujourd'hui. Elle remonte à une époque où, jeune, peu fortuné, et affamé, j'avais arpenté la rue principale d'Anduze et ses nombreux restaurants, pour finalement acheter deux pommes et une baguette de pain !

C'est donc avec un plaisir décuplé, centuplé, par les années et la satisfaction des kilomètres parcourus, que je m'installe à la terrasse couverte d'un restaurant. On me sert une (énorme) salade, puis un magret de canard (gigantesque),

accompagné d'une purée maison (absolument extraordinaire). Plus de place dans mon estomac, hélas, pour la petite salade de fruit (adorablement colorée) que je lorgnais. Il n'est pas impossible que le destin (ou quelque collègue de Chronos) m'a conduit dans cette histoire incroyable de diagonale pour boucler ce qui devait l'être. Anduze, nous voilà quittes d'une dette de plus de trente ans.

C'est le ventre lourd, et la digestion en plein brassage que je reprends la route qui longe le pied des Cévennes. Bonne chose, je suis arrivé avec une demi heure d'avance, je repars avec dix minutes d'avance...

A Saint-Hippolyte du Fort, on annonce la capitale mondiale de la chaussure de travail. J'ai bien envie de faire pointer mon carnet de route chez Jallate, le fabricant de la fameuse chaussure de sécurité, mais ce serait au prix d'un détour, d'une recherche, sans garantie de réussite. J'ai bien retenu la leçon ; le temps est précieux, sois efficient. Aussi je sollicite, à nouveau, une pharmacie. Décidément on est curieux dans ces officines, et comme je suis bavard je consacre quelques minutes à parler des diagonales!





Direction Saint-Guilhem-le-Désert, par une petite route qui monte, qui monte, et n'en finit pas de se remettre à plat. Le goudron de la descente est malheureusement en piètre état, et mouillé, ce qui gâche le plaisir. Mais l'arrivée dans ce merveilleux village efface toutes les avanies. Il est interdit aux voitures, mais pas aux vélos. Je visite au rythme lent de mon plus petit braquet, prenant le temps de quelques photos. Hélas il n'y a pas un rayon de soleil. J'utilise avec

tranquillité mon temps de récupération fixé, prenant tout de même le temps de recharger en eau à la fontaine publique. Je ne ressens aucune fatigue en remontant sur la selle, et j'ai pourtant avalé les deux tiers de l'étape.

Après Gignac, que j'ai rejoint par Aniane, et non par la rive droite de l'Hérault, la D32 est extrêmement dangereuse. C'est l'heure de sortie d'école et de bureau, il fait encore jour mais je remets le gilet jaune et allume le feu arrière. Ça circule beaucoup, et trop vite, sur cette grande ligne droite étroite, bordée de platanes. Le bord de route est par endroits défoncé par les racines. Ayant parcouru sept kilomètres en étant en risque permanent, je traverse l'Hérault à Canet.

Sur la rive droite, la route est sinueuse et beaucoup plus agréable... mais il se met à pleuvoir dru. Je m'arrête en urgence dans une vigne, juste à côté d'un grenadier. C'est la première fois que j'en vois un. Les grenades semblent mures à



point. J'en croque une, et derrière l'épaisse peau un peu amère, les alvéoles rouges m'offre ce petit trésor de sucre, hélas quasiment sans gout. Il faudrait repartir, la pluie est de plus en plus sévère, mais la grenade est si douce... Le destin, ou mon protecteur (vis à vis de l'excessif Chronos), me fait alors mordre un pauvre insecte ou une pauvre larve qui avait trouvé refuge dans le fruit, m'injectant un gout inoubliable de punaise écrasée. Je crache tout, et repars à fond les manettes.



Trop content d'arriver à Pezenas pour marquer une petite pause, sous un porche. J'avale une barre énergétique, passe un texto à mon épouse, mais prendrais presque froid à cause de la pluie.

A ce propos je bénis les concepteurs et fabricants du matériel qui m'équipe. Le confort a beaucoup évolué. Je croyais encore récemment être malin en utilisant un tricot de laine et un ciré sous la pluie. Mais on fait beaucoup mieux, je peux en témoigner (hélas beaucoup plus cher aussi).

Entre Pezenas et Bézier c'est environ la moitié des cinquante kilomètres qu'il me reste à parcourir jusqu'à Narbonne. J'ai appris la carte par cœur. La route longe l'autoroute et les repères sont faciles. Le temps commence à s'étirer. Les demi heures comptent pour des heures. La nuit tombe lorsque j'atteins l'entrée de Bézier. Je commence à accuser la fatigue et des envies m'assaillent : un bain chaud, un canapé moelleux ou en tout cas un siège qui prend les deux fesses, une bonne tisane chaude et son mug bien serré dans mes mains, fermer les paupières. Mais il faut continuer, et surtout trouver un commerce rapidement pour faire tamponner. Tous sont en train de fermer. J'entre successivement dans une boulangerie, un traiteur, un marchand de journaux, mais tous sont navrés de ne pas posséder de tampon ; « vous comprenez, mes bureaux sont ailleurs ».



Dernier recours décidément, une pharmacie. J'en trouve une non loin de la gare, le coin est glauque... Il y a la queue, je patiente. On va fermer, je ne suis pas seul à être fatigué. Enfin on m'accorde rapidement, et pour une fois sans question, le précieux sésame.

Plus que vingt sept kilomètres et une bonne heure avant Narbonne. Je prends le temps de faire une petite photo du château de Bézier bien éclairé, dans mon dos, avant de m'enfoncer dans la nuit.



C'est long, très long, très droit, et très plat. C'est monotone, c'est noir, c'est pas très intéressant. C'est la route d'un cycliste fatigué, la nuit, entre Bézier et Narbonne. Même pas envie de vérifier la vitesse, ni la distance qu'il reste, ni l'heure qu'il est. Juste pédaler pour sortir de ce noir, de cette bande étroite de bitume qui n'en finit pas d'être trop droite et trop plate. Pas un virage pour réveiller les sens, pas une côte pour réveiller les jambes, pas une lueur pour distraire le regard. Même la pluie est une fausse pluie, pas vraiment là, mais quand même mouillante, obligeant à ôter mes lunettes pour mieux sentir ce néant de noir. Quelques voitures vrombissent et se perdent à l'infini.



Enfin Narbonne, enfin. J'ai trois cent dix kilomètres au compteur, mais une moyenne horaire très inférieure aux deux premières journées. Je sais que l'hôtel n'est plus loin, dans la continuité de la pénétrante. Je reprends psychologiquement des forces, fais une petite photo à l'entrée de la ville, histoire de la sortir plus tard pour vérifier que ce grand et long noir n'était pas un rêve.

Je pousse la porte de l'hotel à vingt et une heures trente, finalement une heure avant l'heure prévue, mais je n'en tire pas joie. Je règle la note immédiatement pour permettre à l'hôtelier de se retirer. Mon vélo dormira dans le hall, quelques heures. La douche est juste tiède, je n'ai pas faim, mais je suis heureux d'être presque au bout.

Avant de m'endormir, une crainte m'envahit. Et si mon réveil tombait en panne cette dernière nuit ! Je comprends brutalement un des récits où le diagonaliste utilisait deux réveils. Et moi qui croyais que c'était pour mieux se réveiller... Je me dis que les débutants ont droit à une chance, et qu'il n'y aura pas de panne (et puis ce serait un peu trop facile pour Chronos de remporter la partie d'une aussi vile façon). De toute façon je m'endors très vite, et au terme d'un seul jet de sommeil je me réveille très vite aussi. Du moins mon réveil me réveille.

Vendredi 04 octobre 2013

Le réveil me tire d'un sommeil court (mais réparateur) à quatre heures. Je suis tout de suite debout, et déjà un SMS de Laurence qui veut s'assurer que je suis bien réveillé. C'est elle qui a mal dormi de crainte d'une panne de MON réveil! Qu'il est doux de se sentir ainsi soutenu par dessus la distance. Malgré l'impasse sur le diner hier soir, je n'ai toujours pas faim.

Impossible, depuis ma fenêtre qui ne donne pas directement sur l'extérieur, d'être certain qu'il ne pleut pas, mais je fais comme si. Mes gestes doivent commencer à être lents car je suis dehors à quatre heures quarante cinq. Je n'ai pourtant rien fait d'autre que m'habiller et manger une pomme. Et ça a pris trois quarts d'heures ! Hélas en réalité il pleuvine et ça s'aggrave avant même la sortie de Narbonne. Quelques fêtards que je crois attardés, mais c'est finalement leur heure normale, discutent bruyamment ici et là, me regardent passer comme un objet nocturne non identifié. A la sortie de Narbonne, un petit arrêt pour réajuster mes vêtements et mon équipement, avaler par précaution un gros morceau de cette pâte d'amande d'un demi kilo que je traîne depuis le départ.

Je n'ai aujourd'hui que soixante kilomètres (sur le papier) à parcourir, et je suis envahi d'une grande joie. Pour terminer cette diagonale dans le cadre imposé, je dois faire pointer mon carnet au commissariat de police de Perpignan avant dix heures ce matin. J'ai prévu une marge de deux heures, je devrais atteindre mon but vers huit heures... Soixante kilomètres en quatre heures, c'est à peu près deux fois le temps dont j'aurais besoin en temps normal. Malgré tout, je ne suis pas complètement serein. Pas inquiet non plus, mais... disons que je suis en état d'hyper vigilance!

Malgré la pluie intermittente et le vent contraire, j'ai le sentiment de bien avancer. Je ne me suis jamais senti aussi bien dans mon corps. D'ailleurs, tout en pédalant, je passe en revue tous mes organes, en les félicitant d'avoir joué le jeu. Je n'oublie, rien sauf les jambes, que je félicite en dernier!



On a beau être non loin de la mer, ça monte et descend quand même, dans ces lentes variations de pente propres à ces routes larges comme des pistes d'aviation, et parfaitement décourageantes pour le cycliste, en temps normal. Mais le cycliste que je suis n'est pas découragé. Il fait son affaire du vent, de la pluie, et des pentes à variation lente, progressant inexorablement vers son but, entre des lueurs lointaines, terrestres et marines.

Je scrute et cherche dans la nuit le carrefour qui me fera quitter cette grand route avant le tronçon interdit aux vélos. Enfin le voilà ; direction Leucate. Il y a là une installation industrielle faiblement éclairée, comme un grand squelette d'animal intersidéral. Décidément, sans lunette, je n'y vois goutte. En passant plus près, c'est un ensemble de silos!

Je vais bientôt passer entre le lac de Leucate et la mer, et je guette ce moment avec gourmandise. Le vent rabote la route, secoue les buissons, réveille les cigales. En vérifiant mes horaires sur la feuille de route, il me revient que je dois poster la carte postale « arrivée » dans les cinquante derniers kilomètres. Pour un peu je passai à coté. J'aurais eu l'air fin... J'entre enfin dans cette bande de terre incertaine.



Rien n'arrête le vent, mais il n'est plus exactement en face. A droite l'immense lac, à gauche, derrière un replis, la mer que je crois entendre dans le vent.

A port Leucate, après avoir bien pris le temps de photographier la nuit depuis le pont surélevé, je me décide à trouver le bureau de poste pour cette fameuse carte postale « arrivée » et pénètre dans un dédale de maisons et immeubles purement résidentiels, aux rues et allées bien inutilement tortueuses. Après des tâtonnement je me résous à d'abord chercher un plan de la ville, et justement en voilà un. L'emplacement de la poste est indiqué, mais je dois rebrousser chemin sur une certaine distance. Mieux vaut tenir que courir, et j'ai au moins la satisfaction d'avoir le vent dans le dos sur cette portion. Dernier piège, en voulant couper par un parking en travaux, je me retrouve à cinq mètres de la boîte aux lettres convoitée, mais derrière un grillage... Marche arrière...



Enfin, je peux glisser la carte (affranchie d'un timbre avec un motif de plage...) dans la boîte jaune. Il est sept heures. Je ne réalise pas encore que j'ai près d'une heure de retard sur ma feuille de route...

Une boulangerie est ouverte, mais toujours pas d'envie d'avalier du solide. J'absorbe régulièrement de la boisson énergétique et ça me suffit.

Comptant sur mon sens naturel de l'orientation, plutôt que de revenir sur la route qui va devenir très passante à cette heure, je décide d'aller un

peu au jugé dans Port Leucate. Droit vers le sud, je ne risque pas de me perdre, coincé entre le lac et la mer... De loin, dans le petit jour sale, je repère le « paquebot Lydia ensablé » indiqué sur ma carte. Plus loin, enfin, j'aperçois la mer, je la vois, et je la prends en photo, en pause dans la semi obscurité, là aussi pour bien m'en souvenir. Jusqu'alors je n'ai que senti sa présence, mais là, je vois de l'écume blanche entre deux dunes. Elle est trop loin pour que j'abandonne ma monture et que je lui rende visite pieds nus.

Allez savoir comment, me voilà successivement dans des postures invraisemblables. Retrouver mon chemin dans un dédale de rues puis d'une marina, trouver un pont pour traverser un exutoire du lac vers la mer, revenir en arrière de ce long cul de sac qui mène à un camping, quitter à tout prix une route qui se révèle réservée aux automobiles, puis la traverser grâce à une sorte de tuyau pour les eaux de ruissellement, longer un deuxième exutoire sans pouvoir le traverser....

La montre tourne, le jour est bien levé maintenant, et mon cœur se serre lorsque je constate que je ne suis pas loin d'entrer dans ma réserve horaire. Je ne suis plus qu'à une quinzaine de kilomètres de mon but, le commissariat central de Perpignan, mais il faudra forcément un peu de temps pour m'orienter en ville et le trouver. Il pleut de plus belle et le vent forçit. Je m'en fiche éperdument. Ce qui compte c'est de rouler vite, de ne pas glisser sur un rond point, de ne pas pincer un pneu dans un nid de poule, et surtout de m'orienter du premier coup. Je m'arrête souvent pour contrôler ma route, d'autant que j'ai remis les lunettes au fond d'une poche à cause de la pluie.



Après le carrefour pour Toreille je file plein ouest, et bénéficie du vent de dos. Je dois ensuite longer la Têt, mais n'ai pas relevé de repère fiable pour savoir quand la traverser. L'agglomération se densifie, la circulation aussi. Un véritable bouchon. Je suis tout près du but. Un policier à moto à l'arrêt sur le trottoir, il tombe à pic ! Il m'oriente, et je sais alors que c'est gagné. Quelques centaines de mètres plus loin, au 33 de l'avenue de Grande Bretagne, voilà le bout de la diagonale. J'ai plus de trente minutes de retard sur ma feuille de route, mais pas loin d'une heure et demie d'avance sur l'heure limite d'arrivée. Mon compteur indique dix huit kilomètres de plus que ma feuille de route. Encore une erreur de calcul, et celle ci aurait pu me coûter cher...

Je prends le temps de savourer l'arrêt, serein, de sentir la pression qui décroît comme de la vapeur. A l'intérieur c'est à nouveau une femme en uniforme qui tamponne mon carnet. Il est 8h41 à l'horloge, mais elle tamponne 9h00. Un policier engage la conversation. Nous sommes sur le perron, il pleuvine encore. Un autre policier monte les escaliers extérieurs quatre à quatre ; « alors, le cycliste, il a trouvé son chemin ». C'est le motard.



Il fait gris, il pleut, le vent est frisquet, mais la vie est toute rose. Chronos, vaincu pour cette fois, quitte lentement le dessus de mon crane, qu'il occupe depuis soixante-dix-huit heures. Pendant toutes ces heures j'étais dans un présent prégnant et sans possibilité de me projeter, et maintenant je suis dans l'euphorie d'un présent lisse et sans limites. Sans doute le bonheur.



Une petite faim guide mes pas dans le centre ville, vers un bistrot où je me vautre jusque vers midi et demie, avec seule occupation de regarder les passants dans la rue, et de contempler le soleil revenir en sirotant du thé.



On m'accueille formidablement bien à l'hôtel Paris Barcelone près de la gare. Après la douche, je mets tout à sécher, mais le cuissard et le maillot, pleins de sel et de sueur, ne sécheront jamais ; ils ont un peu plus de mille kilomètres de transpiration...

A deux pas, un petit restaurant familial sert encore à deux heures passées. Je suis seul dans la salle, et c'est bavette frites salade !



A la sieste j'ai du mal à trouver le sommeil immédiatement. Je me réveille à onze heures du soir, avec une grosse faim. Il reste un kebab ouvert dans le quartier. J'annonce la couleur : j'ai une faim extraordinaire. On me prépare une assiette phénoménale, et je me jette dessus comme un ogre. Les cuistots sourient entre eux d'un air entendu mais j'avale tout, renonçant toutefois à liquider le pain rond entier. Ils sont bluffés, et on prend un fou rire ensemble. En partant j'embarque, une canette de ma boisson jaune d'effort préférée, mon dernier Orangina de l'année !

Samedi 06 octobre 2013.



Une succession de trains acceptant les vélos me permet de rejoindre Grenoble dans la soirée où je vais encourager mon frère Vincent. Il participe aux championnats de France des 24 heures de course à pied. En un tour d'horloge il espère battre son record, plus de deux cent quarante cinq kilomètres... Chut, je lui fais une surprise, il ne sait pas que je viens le voir.

Depuis mon siège de train je me régale de ce que je n'ai pas pu voir à vélo : l'eau, le lac, la mer. A Sète, je saisis au vol un cliché de la Pointe Courte, depuis le pont métallique.



Vincent ne bat pas son record mais finit champion de France de sa catégorie.



DO	DIST	TOUR	PL
119	119.00	11:01	70
1136	1136.00	08:44	34
1141	1141.00	09:50	4
193	193.00	06:53	4
20	164.00	07:31	50
100	131.00	10:25	15
1	181.00	07:25	15
166	166.00	09:57	



Dimanche 07 octobre 2013,

Retour dans le Val de Saône. La maison est vide. Sur la table il y a un mot gentil et une bouteille de champagne, à boire ensemble !



Annexe

• Liste exhaustive du matériel emporté

Catégorie	Quoi
Sacoches	Sacoche avant étanche + dragonne
	Sacoche Arrière avec sursac étanche
	Sac boudin étanche + 2 sandows
	Porte barres / gels sur barre horizontale + étui APN
Mécanique	Pompe
	3 demontes pneu plastique
	2 chambres à air neuves
	boîte réparation rustines
	colliers rilsan
	dérive chaîne
	jeu clé allen
	petit tournevis (dans jeu clé allen)
	clé plate de 8
Eclairage	Lampe avant puissante + 8 piles
	Lampe arrière à fixer + 4 piles
	Lampe frontale
	Piles
	Ampoules rechange Dynamo Av et Ar
Liquide	2 Bidons (75 et 66 cc)
	poudre isotonique pour 6 litres en sachets de 2L
Vivres	Gels énergétiques X 20
	Pate amande X 500g
	barres céréale
	(le reste en route: bananes, pommes, biscuits, sandwichs)

Catégorie	Quoi
Vêtements	Chaussures vélo été
	Chaussettes fines
	Chaussettes épaisses
	Sur chaussures imperméables
	Cuissard longues distances court
	Jambières
	Maillot à ouverture totale
	Coupe vent fin
	manchettes
	veste vélo chaude
	veste pluie
	casque
	bonnet fin noir
	bouff
	gants courts
	gants longs
	lunettes vue
	GILET RETRO-REFLECHISSANT
	Vêtements « civils » : pantalon léger + slip + chemise + pull laine + chaussures légères (Croq)
Bureau	Carte crédit
	Carte identité
	Cartes famille nombreuse SNCF
	Argent liquide
	Téléphone chargé + 2 batteries réserve + écouteurs
	Adresses et N° téléphone hébergement, horaires train
	Carnet de route, cartes postales pré timbrées
	Road book à compléter
	crayon + stylo
	Photocopies cartes, plans grosses villes, AINS
	Appareil photo chargé et carte vidée
	canif minuscule
	brosse à dent, PQ, couverture de survie, pommade cuissard

- Feuille de route prévisionnelle

Localité	part.	cumul
Strasbourg	0	0
Ploostheim	13	13
Markolsheim	42	55
Neuf-Brisach	16	71
Ottmarsheim	28	99
La Chaussée	17	116
Barthensheim	3	119
Jettingen	10	129
Steinsoultz	6	135
Seppois	14	149
Delle	15	164
Lebetain	4	168
St Dizier Eveque	4	172
Croix	5	177
Abbévillers	6	183
Pierrefontaine les Blamont	15	198
Montecheroux	6	204
St Hippolyte	7,5	211,5
Le Pont Neuf	12	223,5
Gigot	15	238,5
Fuans	12	250,5
St Gorgon-Main	27	277,5
Sombacour	12	289,5
Chaffois	6	295,5
Champagnole	46	341,5
Pont de Poitte	34	375,5
La Tour du Meix	8	383,5
Thoirette	41	424,5
Serrière sur Ain	20	444,5
Poncin	10	454,5
Pont d'Ain	7	461,5
Chalamont	15	476,5
Neuille sur Saone	32	508,5
Oullins	26	534,5
Givors	21	555,5
Condrieux	25	580,5
Serrière	19	599,5
Tournon	32	631,5
St Péray	14	645,5
Le Pouzin	26	671,5
Privas	14	685,5
Aubenas	28	713,5
Vogüé	10	723,5
Vallon Pont d'Arc	18	741,5
Barjac	13	754,5
La Bégude	15	769,5
Ales	19	788,5
Anduze	16	804,5
St Hippolyte du Fort	19	823,5
St Bauzille de Putois	14	837,5
St Guillem le Désert	29	866,5
Gignac	15	881,5
Canet	8	889,5
Pezenas	16	905,5
Béziers	23	928,5
Narbonne	27	955,5
Leucatte	29	984,5
Le Barcares	15	999,5
Perpignan	18	1017,5

- Récapitulatif des distances réellement parcourues

	Jour 1	Jour 2	Jour 3	Jour 4	Total
Km	322	297	309	78	1006
En selle	-	-	-	-	41h45

- **Pour une prochaine fois**

Mieux faire appel au SAR, prendre la liste sur soi

Pommade à cuissard indispensable

Mieux organiser l'intérieur de la sacoche avant (trop de sacs plastiques)

Mieux fixer l'étui appareil photo, et prendre un APN étanche

Anticiper le mal aux mains (cintre plat, guidoline avec gel, gants plus épais et neufs ...)

Inventer un étui pénien pour cycliste (éviter frottements d'une certaine extrémité...)

Attention aux choses fixées sur sacoche arrière par l'élastique simple

Remplacer gilet rétro réfléchissant par un baudrier (séparation des fonctions coupe vent et visibilité - plus pratique par dessus une veste)

Trouver/fabriquer un couvre casque imperméable

Améliorer la cartographie (sa qualité, sa lisibilité, sa visibilité)

Donner la possibilité de lire le road book en même temps que la carto, ou reporter sur la carto les éléments road book (cartes postales, contrôles, hôtels, les km de fin de journée, les heures de passage au points ppaux, etc.)

Eviter les grands axes sur des distances trop longues

Equilibrer les difficultés entre les journées en tenant compte de la fatigue croissante

Rouler moins vite et se débrouiller pour réduire les arrêts (en nombre et en durée) en optimisant alimentation, pointages, boîtes aux lettres, orientation. Bien préparer les ravitaillement (lieu, horaires, préparer des petits sandwichs le soir pour le lendemain, etc.)

Vérifier les kilométrages de la feuille de route trois fois avant de partir !

Etablir un profil de route, ou un tableau des dénivelées

Bien lubrifier la chaîne, emporter une réserve de lubrifiant

Aucun pépin mécanique (vélo bien préparé, pneus neufs)

Vérifier conso pile pour ne pas en prendre trop (mais phare consomme plus qu'attendu -4 piles pour 8-9 heures en position mini 80% du temps).

Fixer la lampe arrière de façon plus robuste

Bidons 1X75 + 1X66, c'est bien.... Mais en été, prendre plus

Fixer trousse réparation sous cadre (libérer place dans sacoche arrière)

Se doter d'une fonction dictaphone pour prépa CR, les photos ne retiennent pas tout (odeurs, sentiments, bruit du vélo...)





FIN